DES ANGES JOUENT AVEC LE FEU

PAR ANDRÉ HAMARD

— Ah ! Le voilà, le voilà !

Un long frémissement a parcouru la foule des pèlerins, les yeux rivés tout là-haut sur le clocher. Quel important personnage peut donc bien susciter une telle allégresse, une si joyeuse impatience, et que peut-il bien faire en un lieu aussi insolite et élevé que la seconde galerie de cette tour ? C'est un tout petit personnage qui n'a guère qu'un mètre de haut... Il sera pourtant le héros de la journée ! Un prêtre, reconnaissable à son surplis, le tient dans ses bras, à hauteur du parapet. Ceux qui ont de bons yeux distinguent les ailes déployées... Oui, c'est bien un ange !

Mais ce n'est encore qu'une fausse alerte, qui vient fort agréablement couper la longue attente de ceux qui n'ont pu entrer dans la chapelle, ou qui ont préféré se réserver le bon coin sur le tertre ensoleillé. La longue corde inclinée, qu'on a accrochée au clocher, y vient atterrir. Et, faute de mieux, on en supputе la longueur. « Cent trente mètres », dit un jeune homme bien informé. On n'assiste pas

---

Ci-dessus : Photo Sabine Weiss — Rapho.

« tout à fait » aux vêpres, mais qu'importe, puisque les haut-parleurs en apportent les échos ! Et puis, tout à l'heure, on suivra la procession et, dans la chapelle, on prendra part à la clôture de cette belle journée... Mais nous n'y sommes pas !

Longue attente au soleil qui darde ses rayons, ou dans la fraîcheur hospitalière de l'antique sanctuaire, aux pierres finement ajourées par le ciseau d'un habile et anonyme artisan, qui mit beaucoup d'amour dans son œuvre. Longue attente, dans les familles, pour qui les premières vêpres et la veillée de prières et de chants sont souvent le prélude à la journée du pardon.

Aujourd'hui, comme hier, les pardons sont toujours l'occasion de sacrifices joyeusement accomplis, et d'un renouveau de ferveur. Si le vivant cortège des dons en nature ne se voit plus comme autrefois, du moins la bénédiction des animaux subsiste-t-elle encore dans bien des paroisses. A Notre - Dame - de - l'Isle, pour se limiter à nos chapelles illustrées par le vol de l'ange, elle revêt un aspect bien particulier, qui n'est d'ailleurs pas unique en Bretagne. Le pardon étant consacré à la Vierge et à saint Eloi, ce sont ici les chevaux qui, le lundi matin, lendemain du principal jour du pardon, viennent recevoir, individuellement ou par petits groupes, la bénédiction d'un prêtre qui se tient en permanence à la chapelle ; le samedi et parfois le dimanche matin étant de préférence réservés aux chevaux des paroisses avoisinantes. Puis a lieu une scène fort pittoresque : conduits par leurs cavaliers, les chevaux vont se baigner dans une petite pièce d'eau, dite « l'étang », presque contiguë à la chapelle. C'est, bien entendu, l'occasion de joyeuses éclaboussades dont les badauds font parfois les frais... Mais, avec la mécanisation progressive de la culture, le tracteur tendant à remplacer partout le cheval, cette curieuse cérémonie a bien perdu de son caractère d'antan : au lieu de plusieurs centaines de chevaux qui naguère venaient s'ébattre dans l'étang, il n'y en a guère plus d'une trentaine pour la seule paroisse de Goudelin.

Mais revenons au grand tertre tout brûlé de soleil, où tout à l'heure viendra la procession. Au milieu se dresse l'immense tas de fascines qu'un gendarme semble g a r d e r jalousement... Mais non, il s'efforce, tout en s'épongeant le front, de maintenir à distance la foule des pèlerins qui ne cesse de croître d'instant en instant, et qui risquerait fort d'ici peu de se faire griller et dévorer par les flammes. Cet énorme bûcher est le fruit de la collecte des enfants ou jeunes gens de la paroisse, ou de personnes désignées à cet effet par la municipalité. A quelques mètres, près du robuste poteau, calé en terre par des coins de bois, autour duquel est solidement arrimée la longue corde qui pend du clocher, un autre représentant de la maréchaussée a grand-peine, lui aussi, à ménager une petite allée pour le passage de l'ange. Un accident est bien vite arrivé ! Au milieu du siècle dernier, la même cérémonie n'a-t-elle pas été endeuillée à Saint-Jean-du-Doigt — où, notons-le, la corde était tendue sur une distance de 400 mètres séparant le clocher de Penn-ar-c'hra — lorsque le lourd contrepoids de fer vint à frapper la tête d'un malheureux pèlerin ?

Et voici que les cloches lancées joyeusement à la volée annoncent le départ de la procession. Déjà, les cantiques parviennent à l'oreille, et au loin se voient bientôt les bannières, se balançant lourdement au-dessus d'un océan de pèlerins, de « pardonneurs » comme on dit... Les splendides bannières ! Certaines d'entre elles, toutes brodées d'or, d'argent et de perles sur fond de soie ou de velours sont bien vénérables. Peut-être ont-elles été primées à l'un de ces concours de bannières qui réunissent à Paris les plus belles ? Souvent aussi, elles sont bien lourdes et il faut être un athlète entraîné pour parvenir à les porter ! Mais leur poids n'atteindra jamais plus celui de l'immense bannière de Saint-Jean-du-Doigt, réputée la plus haute du Finistère : le désastreux incendie de 1955, qui détruisit cette belle église avec ses boiseries anciennes, son peuple de statues, son mobilier, l'a réduite en cendres ! Les jeunes gens les plus robustes de la paroisse avaient à honneur de l'incliner sous le porche de l'enclos, sans qu'elle vienne à s'abattre, prouesse difficile entre toutes, et qui les couvrait d'une gloire bien méritée... Le Sacré-Cœur, les effigies de la Vierge et des saints se succèdent. C'est une forêt mouvante de bannières portées tantôt par des hommes, tantôt par des femmes.

Et voici la frégate ! Le joli navire au fin gréement oscille sur les épaules des marins ou des jeunes élèves d'une école navale. Celui de Notre-Dame-de-Quelven, construit à Riantec en 1746, vint à Quelven, en 1750, après avoir été la parure de la chapelle de Larmor. Véritable pièce de musée ! On aimerait que la famille des constructeurs continue — si elle existe encore — à entretenir le beau navire.

Ecoutez, traduites du Breton, les strophes du vieux cantique, chanté avec ferveur par plusieurs milliers de voix :

« Approchez maintenant, Bretons, vous entendrez un miracle
Qui a été fait par Quelven (1) et par son fils,
En faveur d'un vaisseau qui était en mer :
Sur lui étaient quatre cents hommes qui tous se perdaient.

(1) Kelven, pour : *Intron Varia Kelven*, Dame Marie de Quelven.

Voyant le vaisseau couler au fond de la mer,
Ils demandent à la Vierge de venir à leur aide ;
Ils demandent à la Vierge de les aider à cette heure :
Ils ne pouvaient s'attendre qu'à perdre la vie !

Quand ils se furent voués à Quelven béni,
Sur les mâts du vaisseau elle descendit ;
Et son petit fils Jésus, venu avec elle pour l'aider,
A relevé le vaisseau qui était chaviré.

Quand se releva le vaisseau avec tout son monde,
Alors aussitôt ils virent la Vierge Marie,
Et ils se prosternèrent à genoux pour remercier
Dame Marie de Quelven et Jésus-Christ, son fils. »

Et cette autre invocation, n'est-elle pas émouvante dans sa simplicité : « Mon Dieu, protégez-moi ; mon navire est si petit et votre mer si grande ! »

Portées sur des brancards, défilent aussi les antiques statues, parfois bien lourdes. Puis vient le clergé, nombreux, faisant escorte d'honneur au « président » du pardon. Toute la procession est parvenue au bûcher. Le vaste terrre a peine à contenir les milliers de pèlerins qui s'y pressent. C'est d'ailleurs un fait digne de remarque que de constater cet essor nouveau des pardons bretons — des vrais pardons non touristiques — à la faveur des commodités actuelles de transport.

Le moment est arrivé. On n'a plus d'yeux que pour le clocher. La forte explosion d'un pétard retentit tout là-haut sur la galerie, et c'est un : « Ah ! » d'admiration... P l o n g e a n t aussitôt, l'ange s'élance, il semble planer dans les airs... Il survole avec célérité tout un groupe de maisons, puis un champ. On entend le crissement du petit téléphérique qui le supporte. Et le voici qui arrive, glissant sur la corde, les ailes déployées, revêtu d'une robe rose ; il tient en main le flambeau. Il s'arrête. Un prêtre ou un laïc s'empare de la torche, la porte au bûcher d'où jaillissent bientôt de hautes flammes crépitantes. Le célébrant — qui est quelquefois l'évêque — bénit le *tantad* (1). Nouveau pétard, à terre cette fois : l'ange, tourné à présent vers le clocher, y remonte en vol plané, avec une rapidité qui étonne. Mais la foule des pèlerins, ravie et joyeuse, captivée par ce rare spectacle, n'en est point rassasiée ! Quatre fois encore les pétards exploseront, deux fois encore l'ange, maintenu debout sur son petit chariot par un lourd contrepoids, descendra, puis remontera.

L'auriez-vous cru ? Les trois anges qui, avant la Révolution, allumaient à Guingamp les trois feux de la Saint-Jean, avaient la coquetterie de porter perruque, tandis que celui de Saint-Jean-du-Doigt, plus frivole encore, aimait à se parer de beaux rubans aux brillants coloris... Au siècle dernier, les cinquante chérubins — en chair et en os — de la célèbre procession de la Fête-Dieu nantaise, ne portaient-ils pas perruque eux aussi ? Perruque blonde et bouclée, toute ornée de roses... Mais il est un ange qui ne se soucie guère de l'élégance : c'est celui de Notre-Dame-de-l'Isle, qui accomplit sa descente à la nuit tombée, tenant en main une lanterne vénitienne. Quant à celui de Notre-Dame-des-Anges, en Clichy-sous-Bois, ne pouvant prétendre égaler nos anges bretons, il se contentait d'apporter une boîte d'allumettes dans son petit panier...

Pendant que dure cette haute voltige, le bûcher s'est transformé en une montagne de feu. La chaleur dégagée est torride, intenable : le cercle s'agrandit de lui-même ; plus besoin de gendarme. D'autres pétards placés dans le bûcher explosent d'instant en instant. C'est bien vraiment le « feu de joie » ! Il a revêtu naguère, à Notre-Dame-de-Crénenan (Kreh en Enan : Colline des Trépassés) et dans de nombreux cantons du nord-ouest du Morbihan, un aspect vraiment singulier, sous la forme du jeu de la *Pistolance*. Le bûcher était bâti autour d'une haute perche, au sommet de laquelle était fixé un mannequin d'homme sur son cheval, tous deux façonnés en carton. Le cavalier, revêtu d'un manteau en papier de couleur, tenait les rênes de sa main gauche, brandissait un sabre en carton de la droite, tandis qu'une pipe, bourrée de tabac de Saint-Malo, était plantée dans sa bouche... Qui était-ce ? Le prince Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande ! Que venait-il bien faire en Bretagne ? Lorsque Jacques II, roi catholique d'Angleterre, détrôné par son gendre protestant Guillaume, eut subi, après plusieurs vaines tentatives pour ressaisir sa couronne, la défaite de La Boyne en 1690, malgré le soutien de Louis XIV,

La musique est de la fête, elle lui donne sa couleur, elle est indispensable. — Photo Candeau.

(1) *Tantad*, littéralement Feu du Père ; pourrait peut-être se traduire par « grand feu ».

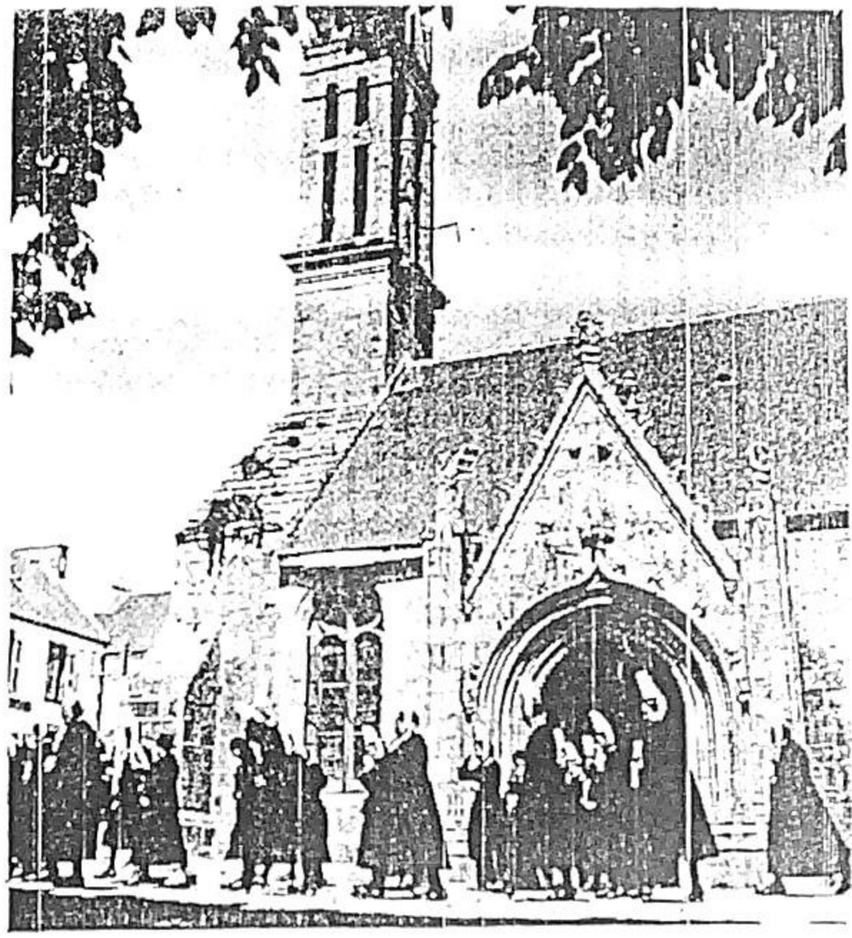
le bruit se répandit en France que Guillaume avait péri dans la bataille. Cette fausse nouvelle se propagea, semble-t-il, à la faveur du fait que Guillaume III, bien que victorieux, aurait manqué réellement perdre la vie. L'opinion publique lui étant très hostile en France, la rumeur de sa mort donna lieu à maintes réjouissances dans le royaume. Et l'on brûla partout l'effigie de Guillaume... La cérémonie, fort appréciée, persista en Bretagne.

Lorsque l'ange avait traditionnellement mis le feu au bûcher, les jeunes gens, armés de fusils et de pistolets — d'où le nom de pistolance — s'efforçaient d'abattre le prince d'Orange ; parfois le coup atteignait l'un d'eux... Puis, si Guillaume ne tombait pas, c'était la ruée générale pour renverser le mât et s'emparer d'un débris du mannequin. Une affreuse mêlée s'ensuivait où il n'était pas rare que l'un des concurrents trouvât la mort, sous les coups des énormes chaussures ferrées. C'est à la suite d'une pétition adressée, en 1828, à la Chambre des députés, par Me Pierre Grand, avocat à la cour de Paris, que ce jeu sanglant fut interdit.

Autre jeu trop souvent cruel et assez en honneur les jours de pardon, comme à Notre-Dame de Quelven : le célèbre jeu de la *soule*. Fort répandu en Bretagne et dans bien d'autres régions, sous le nom de *soule* ou *choule*, cet ancêtre du football nous vient d'un vieux rite solaire, dont le symbolisme semble avoir été le même que celui du non moins célèbre jeu de pelote précolombien et de maintes luttes rituelles. Une balle de cuir remplie de son ou de copeaux, parfois une boule en bois, était frénétiquement disputée par deux équipes généralement constituées par les jeunes gens de deux paroisses ; ou bien la partie se jouait entre célibataires et hommes mariés, entre paysans et ouvriers des villes. C'était un jeu « tous terrains », au cours duquel on n'hésitait pas à traverser propriétés, halliers, rivières même. Et le malheur voulait que cette lutte farouche fût aussi l'occasion d'assouvir de sombres vengeances. Le jeu laissait généralement des morts sur le terrain. Aussi finit-il par être interdit, tout comme la pistolance.

Moins meurtrière, quoique encore sujette à des accidents, la lutte, ce magnifique sport national des Bretons, était et est encore un passe-temps fort goûté pour compléter les journées de pardon. De nos jours, le serment des lutteurs, remis en honneur avec la rénovation de ce sport, ne manque pas d'allure. En voici la version française :

« Je jure de lutter en toute loyauté,
Sans traîtrise ni brutalité,
Pour mon honneur et celui de mon pays.



La cérémonie est terminée, chacun rentre chez soi. Les anges ont le droit de se reposer. — Photo Lucien Chauffard-Rapho.

En témoignage de ma sincérité,
Et pour suivre la coutume de mes ancêtres,
Je tends à mon émule et ma main et ma joue. »

Quelques parjures, hélas ! se glissèrent parfois dans ces tournois.

Infiniment plus pacifique et touchant était un usage d'un tout autre ordre qui précédait le feu de joie à Notre-Dame-du-Gellouit. Cette chapelle est lambrissée de panneaux peints en 1840 et représentant en vingt-trois tableaux les principaux miracles opérés par saint Isidore le Laboureur, qui vécut près de Madrid dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Autrefois, entre la grand-messe et les vêpres, un homme muni d'un long bâton chantait la gloire du saint : chaque couplet du cantique s'appliquait à l'un des panneaux peints. Le dernier de ces chantres bénévoles que l'on ait encore connu, peu avant 1900, était un couturier réputé pour sa belle voix, chantre également à la Noël. Prenant son rôle au sérieux, il avait à cœur d'enseigner à ses compatriotes la vie et les miracles de saint Isidore. Et ceci nous montre bien le rôle pédagogique et édifiant de maintes fresques, de maints vitraux et des sculptures de nos calvaires tout grouillants de personnages : jadis le

prêtre, baguette en main lorsque c'était utile, les expliquait à son peuple. Toutes ces œuvres d'art tenaient lieu de livres d'enseignement illustrés. Ultime survivance : cette année, le grand pardon de Notre-Dame du Folgoët offrait encore le spectacle d'un conteur d'images, peut-être le dernier !

La Bretagne n'a pas eu le privilège exclusif des anges pyrophores et autres effigies « volant ». On les retrouve dans plusieurs pays latins de la Méditerranée occidentale, qui pourraient en être l'origine, après en avoir tiré l'inspiration de quelques passages bibliques ou de l'ange du Saint-Sépulcre, qui était réputé apporter le feu nouveau. On retrouve encore l'effigie « funambule » en Amérique latine, où les religieux espagnols pourraient l'avoir apportée à l'époque coloniale, aux fins de christianiser certaines fêtes solaires ou autres. Et si l'on poussait la curiosité jusqu'à explorer l'antiquité proche-orientale, ne pourrait-on se demander, en considérant la tablette de pierre du *British Museum*, découverte à Sippar, si la table-autel supportant un soleil, descendue à l'aide de cordes du haut du dais — ou du temple — de Shamash, par ses deux assesseurs, n'aurait pas été, au IX^e^ siècle avant Jésus-Christ, un lointain spécimen du *Deus ex machina*, en même temps qu'un bien lointain prototype de notre chère coutume du vol de l'ange ? Lointaine et obscure tradition de jeux de câbles, ou plus simplement convergence, dans le temps et l'espace, de sentiments et d'ingéniosités (1) ?

---

(1) En Bretagne où nous avons pu en relever une quinzaine de cas, cette attachante et curieuse cérémonie peut encore se voir aux chapelles de sainte Noyale en Noyal-Pontivy, saint Nicodème en Pluméliau, N.-D. de Quelven en Guern, N.-D. de Crénenan en Ploërdut (Morbihan) et N.-D. de l'Isle en Goudelin (C.-du-N.). Elle a été instituée depuis la guerre au château des ducs de Bretagne à Nantes, en dehors de tout concours religieux. — Nos lecteurs ayant connaissance de pratiques analogues sont invités à en faire part à la direction de la revue.

Extrait de la Revue "ECCLESIA"
N° 151
d'Octobre 1961